

« Je préférerois Paris à toutes les Villes, «
non pas à cause de ses fêtes, mais parce que «
le Peuple y est bon, & qu'on y vit en liberté. «
Que m'importent ses carrosses, ses hôtels, «
son bruit, sa foule, ses jeux, ses repas, «
ses visites, ses amitiés si promptes & si vaines? «
Des plaisirs si nombreux mettent le bonheur «
en surface, & la jouissance en observation. «
La vie ne doit pas être un spectacle. Ce n'est «
qu'à la campagne qu'on jouit des biens du «
cœur, de soi-même, de sa femme, de ses «
enfants, de ses amis. En tout la campagne me «
semble préférable aux Villes : l'air y est pur, «
la vûë riante, le marcher doux, le vivre «
facile, les mœurs simples, & les hommes «
meilleurs. Les passions s'y développent sans «
nuire à personne. Celui qui aime la liberté «
n'y dépend que du Ciel; l'avare en reçoit des «
présens toujours renouvelés, le guerrier s'y «
livre à la chasse, & le Philosophe y trouve à «
méditer sans sortir de chez lui. Où trouvera- «
t-il un animal plus utile que le bœuf, plus «
noble que le cheval & plus aimable que le «
chien? Apporte-t-on des Indes une plante plus «
nécessaire que le bled, & aussi gracieuse que «
la vigne? Je préférerois de routes les campa- «
gnes celle de mon Pays, non pas parce qu'elle «
est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il «
est dans le lieu natal un attrait caché, je ne «
sçai quoi d'attendrissant qu'aucune fortune ne «
sauroit donner, & qu'aucun Pays ne peut «
rendre. Où sont ailleurs ces jeux du premier «
âge, ces jours si pleins, sans prévoiance & «
sans amertume? La prise d'un oiseau me «
sembloit de joie. Que j'avois de plaisir à «
carreler une perdrix, à recevoir ses coups de